

P O L A R

Oliver Bottini



L'été
des meurtriers

 *l'aube*

L'ÉTÉ DES MEURTRIERS

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

Titre original: *Sommer der Mörder*

© S. Fischer Verlag GmbH, Frankfurt am Main, 2006

© Éditions de l'Aube, 2014
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-1040-8

Oliver Bottini

L'été des meurtriers

roman traduit de l'allemand
par Didier Debord

éditions de l'aube

Du même auteur, chez le même éditeur :

Meurtre sous le signe du zen, l'Aube noire poche, 2014

Prologue

Ce n'est que lorsqu'ils atteignirent la périphérie est de Kirchzarten qu'Adam Baudy aperçut le feu. Une étroite bande de braise sur le pré entre la route et la forêt, des flammes isolées qui brûlaient mollement dans les premières lueurs de l'aube. L'incendie était sur le point de s'éteindre : ils arrivaient trop tard.

La voiture de tête ralentit et tourna dans le chemin de terre. Baudy la suivit. Un dernier pilier d'angle s'écroula au milieu des flammes. Un nuage d'étincelles s'éleva vers le ciel, nuée excitée d'insectes rougeâtres qui s'évanouit presque instantanément dans la grisaille du matin. De la vieille grange de Riedinger, il ne restait plus que de la braise et des cendres.

« Tu peux ouvrir les yeux, mon trésor », dit Baudy en soulevant le portable de son support. Il composa le numéro de Martin Andersen et pensa qu'il ne se rappelait déjà plus à quoi ressemblait la vieille grange de Riedinger. Il passait chaque jour devant depuis des décennies, et pas une seule fois il n'y avait vraiment prêté attention. Il se demanda avec quelle acuité il fallait regarder les choses pour tout voir. Les choses importantes, les choses sans intérêt.

À l'autre bout de la ligne, le répondeur se déclencha.

« *Rappelle-moi.* »

« Il est déjà éteint, le feu, dit Lina.

— Oui, par bonheur. »

Les phares du premier camion de pompiers dansaient dans le rétroviseur et son gyrophare bleu extirpait de l'obscurité quelques mètres de prairie, à droite et à gauche de la route. Baudy réprima un bâillement. Pour la première fois depuis qu'il s'était levé, il ressentait la fatigue. Il dormait peu quand Lina était chez lui. Il restait longtemps éveillé au lit et pensait qu'elle repartirait bientôt.

« Papa, il y avait quelqu'un dedans ? » murmura Lina.

Baudy se tourna vers elle. Lina s'était penchée en avant dans son siège pour enfant et regardait les flammes.

« Non, dit-il avec un sourire rassurant.

— Et un animal ?

— Non plus.

— Peut-être deux ou trois souris.

— Elles sont beaucoup trop rapides, et elles s'en vont quand il y a le feu. Elles se sauvent en courant, mon trésor. »

Lina le regarda.

« Qu'est-ce qu'il y avait dedans ?

— Juste un peu de foin. »

Baudy regarda l'heure. 5 heures et quart. Il y avait quinze minutes, Riedinger avait appelé les secours. Il y avait treize minutes, Fribourg avait alerté par radio les pompiers volontaires de Kirchzarten. Il y avait dix minutes, il avait quitté son appartement, Lina dans les bras, « sans se laver les dents ? ». Il y avait trois minutes, ils étaient partis du centre de secours. Le feu avait dû prendre vers 5 heures moins le quart. Une demi-heure plus tard, il s'était éteint de lui-même et la petite grange de bois qu'il n'avait jamais vraiment remarquée n'existait plus.

« On retourne à la maison ? demanda Lina.

— Bientôt. Dors encore un peu. »

Le portable sonna.

« Pas de carburant, pas de bouteilles de gaz, pas d'engrais », dit Martin Andersen. Il s'en était entretenu au téléphone

avec Riedinger. Baudy fixait la voiture de tête. Andersen tendait le poing par la fenêtre latérale, le pouce pointé vers le haut.

« OK », dit Baudy.

Ils s'arrêtèrent peu après. Baudy se retourna, ajusta la couverture sur Lina, lui caressa la joue.

« Il faut que je travaille un peu maintenant, ma chérie.

— Dommage que le foin ne puisse pas se sauver en courant », murmura Lina.

Baudy attendit à côté de la voiture de tête que les deux camions à incendie se soient arrêtés. Il donna l'ordre d'en descendre. Sa voix était profonde et rauque de fatigue. Il s'approcha à une dizaine de mètres du lieu du sinistre pendant que les seize hommes prenaient position entre les véhicules. Il ne portait pas de masque de protection respiratoire. La teneur en dioxyde de carbone ne pouvait pas être élevée. Le foyer était trop peu important pour cela, et l'air extérieur suffisamment riche en oxygène. Il inspira profondément par le nez, concentré. Pas d'essence. Une petite flamme léchait vainement la braise, à la recherche de nourriture. Elle s'évanouit brusquement. Dix mètres carrés de braise et quelques poches de reprise de flamme.

« Deux lances à incendie », dit-il sans se retourner.

Lew Gubnik et le chef du second groupe d'intervention transmirent l'ordre.

Baudy leva les yeux. On pouvait de nouveau distinguer les contours de la forêt, à une cinquantaine de mètres, derrière laquelle se trouvait la nationale B 31. Une étroite bande d'obscurité et de silence. Les quatre feux de signalisation des éoliennes de Rosskopf clignotaient par-dessus, comme autant d'étoiles synchronisées. Un gyrophare bleu vacillait au nord-est. Un troisième camion à incendie. Les camarades de Zarten.

Il approcha lentement du sinistre. « Pas un être humain, pas un animal », avait affirmé Riedinger à la centrale et à Martin Andersen. Juste quelques engins agricoles et un peu de foin. La grange de bois inutilisée se trouvait au milieu d'une vaste prairie, et il n'y avait pas une seule maison d'habitation dans un rayon de deux cents mètres. Mais on ne savait jamais. Tout était possible si déjà on ne voyait pas une chose devant laquelle on passait tous les jours !

Il s'immobilisa lorsqu'il sentit la chaleur de la braise. Pas de blessé, pas de mort, c'était le principal. Il laissa son regard errer sur le sinistre. Il s'assura de nouveau que l'air ne sentait pas l'essence ou un autre produit inflammable. Il s'écarta et donna l'ordre de circonscrire l'incendie.

De la fumée s'éleva vers le ciel : la braise grésillait. Ils devraient de nouveau intervenir au cas où il resterait des poches de reprise.

Il mènerait Lina au jardin d'enfants de Fribourg, s'assoierait dans sa menuiserie, une tasse de café devant lui, et finirait cet étrange coffret pour Gubnik. Une intervention brève et banale. Mais sans la sensation de victoire qu'il aimait tant. « À cause de la fatigue », pensa-t-il. Ou peut-être parce qu'il n'y avait pas eu combat.

« Feu circonscrit ! » cria Gubnik.

Quelques hommes rirent. Baudy rit avec eux.

C'est à ce moment-là qu'arrivèrent les hommes de Zarten. Baudy leva la main et fit un signe vers la cabine du camion. Il ne manquait plus que la police. Il se demanda ce qui avait bien pu provoquer l'incendie. Un mégot ? Inflammation spontanée du foin ? Ou l'acte d'un pyromane ? Qui pouvait avoir mis le feu à cette grange ? Il pensa aux demandeurs d'asile de Keltenbuck, aux nombreux Hollandais sur le terrain de camping, aux étudiants

américains qui campaient dans la *Großes Tal**. À Riedinger, qui était capable de tout.

Les premiers rayons du soleil illuminaient l'horizon. À l'est, la lumière se faisait plus chaleureuse à chaque instant. Baudy pensa que ce n'était pas la pire heure pour un incendie. Une nouvelle journée s'annonçait. La vie continuait. Un germe d'espoir, malgré les dégâts provoqués par les flammes.

Il fit quelques pas en direction du foyer, derrière Gubnik et le jeune Paul Feul qui manipulaient la première lance. Il entendit Gubnik jurer. Ils n'auraient même pas dû intervenir, surtout avec trois camions à incendie et deux douzaines d'hommes. Les flammes étaient éteintes et il n'y avait pas le moindre bâtiment à protéger dans les environs. Quelques seaux d'eau auraient suffi. Baudy sourit. Lew Gubnik, un Allemand d'origine russe, avait pris du poids dans le Brisgau et il économisait autant que possible ses mouvements.

Karl, le chef du groupe de Zarten, vint le rejoindre.

« Il y avait quelqu'un dedans ? »

— Non.

— Des chevaux ? Du bétail ?

— Non.

— Vous avez besoin de nous ? demanda Karl.

— Non, répondit Baudy pour la troisième fois en lui tendant la main. Merci d'être venu. »

Karl hochâ la tête. Ils ne s'appréciaient pas. Enfants, ils s'étaient trop souvent bagarrés et plus tard, ils avaient trop souvent couru derrière la même fille. Quand on ne s'invite plus ni pour les mariages ni pour les baptêmes, il est trop tard pour vouloir changer quoi que ce soit dans une relation. Mais tout cela ne jouait aucun rôle lors des interventions. Oubliées, les bagarres et les filles. « Parfois, pensa Baudy,

* Littéralement : Grande Vallée.

c'est comme si des choses qui sont arrivées n'avaient jamais eu lieu. » L'un des bons côtés de la vie.

« Il y a un homme là-bas », dit soudain Gubnik.

Baudy le discerna dans la lumière grise de l'aube. Immobile à une trentaine de mètres d'eux, il fixait les cendres.

Hannes Riedinger.

Baudy alla le voir. Il avait envie de s'entretenir avec lui. De lui parler du germe de l'espoir, même si une petite grange avait été détruite par les flammes. Tout le monde avait besoin d'espoir.

Riedinger le regarda approcher. Son visage ridé et maussade luisait de sueur.

« Le petit peu de foin qu'il y avait dedans ne s'est pas enflammé tout seul.

— Pas la nuit », acquiesça Baudy.

Les poutres calcinées craquaient; le grésillement de la braise s'était atténué. À quelques pas de là, Gubnik grommelait.

« Comme si quelqu'un avait ouvert les portes de l'enfer », dit Riedinger pour lui-même.

Baudy le toisa. Pour l'incendie d'une grange ?

« Tu es sûr qu'il n'y avait que du foin là-dedans ? »

Riedinger esquissa un hochement de tête.

« Pas d'engrais ? De bouteilles de gaz, de carburant, de chaux vive ?

— Combien de fois devrai-je encore le répéter ? »

Baudy pensa que Riedinger était désespérément seul. Sa femme l'avait quitté, ses enfants étaient à l'étranger, les voisins l'évitaient. Il avait fait le vide autour de lui.

« Alors ?

— Non. »

Leurs regards se croisèrent. Malgré l'obscurité, Baudy percevait dans ses yeux sa dureté, sa cruauté. Il fit un signe de tête à Gubnik et Paul Feul pour leur signifier qu'il devait retourner au travail. Il s'éloigna.

« Le petit peu de foin qu'il y avait dedans ne s'est pas enflammé tout seul », dit Riedinger dans son dos.

Baudy donna bientôt l'ordre de ranger la seconde lance. Gubnik et Paul Feul restèrent sur le lieu du sinistre; les autres se réunirent autour du répartiteur d'eau ou du camion d'incendie. Ils parlaient du Tour de France en regardant Gubnik et Paul. Baudy vit au loin le gyrophare d'une voiture de patrouille. Les collègues du poste de Fribourg-Sud. Les policiers de Kirchzarten dormaient encore. Ils ne prenaient leur service que vers 7 heures 30.

Baudy alluma le gyrophare de la voiture d'intervention pour signaler sa position aux collègues. Il se rendit ensuite vers sa Passat. Il ouvrit la porte avant: Lina avait les yeux fermés. Il attendit un instant pour voir si elle dormait vraiment ou jouait avec lui ce vieux jeu du « Est-ce que je dors? », du temps où ils n'avaient pas encore chacun leur maison. Elle aurait déjà souri.

Plus que le trajet au jardin d'enfants, et il devrait de nouveau vivre sans elle pendant deux semaines.

« Coupez l'eau », cria Gubnik.

Il ferma précautionneusement la porte.

« Coupez l'eau », ordonna-t-il.

La manche à eau s'affaissa sur elle-même. Baudy jeta un regard vers Riedinger. Les mains dans les poches, il fixait le rectangle brûlé.

Sa maison à lui, sa maison à elle. L'idée qu'ils avaient eu quelque chose en commun lui était désagréable.

« Josef, la caméra thermique.

— Où trouverais-tu encore des poches de reprise? » demanda Josef, le doyen des pompiers volontaires de Kirchzarten.

Certains deviennent plus prudents avec l'âge et l'expérience; Josef, lui, n'en était que plus insouciant.

« La caméra », répéta Baudy.

Josef acquiesça et se dirigea vers le camion. Les hommes près du répartiteur d'eau discutaient de l'attaque ratée de Jan

Ullrich dans le col du Tourmalet, une semaine auparavant. Ils parlaient plus fort.

Un étroit ruban de lumière barrait maintenant l'horizon.

« Silence », grogna soudain Gubnik, mais personne ne sembla l'avoir entendu. La main levée, il se tourna sur le côté, l'air de guetter quelque chose.

« Silence, bande de connards ! » hurla-t-il en abaissant brusquement la main.

Les voix se turent.

Baudy fit quelques pas dans la direction de Gubnik. Il l'entendait maintenant, lui aussi. Un bruit, comme de l'eau qui s'écoulerait sur la pierre. Si ce n'est que la grange n'était pas en pierre, et que l'on avait coupé l'eau. Baudy se tourna vers Riedinger.

« Il y a une cave sous la grange ? demanda-t-il d'une voix forte.

— Non.

— Josef ? » s'enquit Baudy.

À quelques mètres de là, près de Gubnik, Josef tenait déjà la caméra thermique devant les yeux.

« Rien à signaler. »

Gubnik lâcha la lance, enleva son casque et s'avança dans le champ de cendre.

« Ne bouge plus, Gubby ! » cria Baudy, soudain saisi par l'angoisse.

Gubnik s'immobilisa sur-le-champ.

« Mets ton casque, nom d'une pipe ! »

Gubnik fit une grimace et salua. Mit son casque de travers. Baudy entendit ricaner le jeune Paul Feul.

« Pas de poches de reprise, mais de l'eau qui s'écoule sur la pierre », pensa-t-il. Il se dirigea vers Josef tout en ordonnant de remettre en position la seconde lance à eau.

« Entièrement circonscrit, dit Josef. Pas le plus petit brin de paille en feu.

— Peut-être en dessous ?

— Comment, puisqu'il n'y a pas de cave ? »

Baudy s'empara de la caméra et balaya à deux reprises la surface de cendre. Sans résultat. Beaucoup de gris, pas de blanc. Plus le moindre brin de paille en feu. Il rendit la caméra à Josef. On percevait encore le bruit – de l'eau qui s'écoulerait sur la pierre, mais sans grande pression.

« Je parie qu'il y a une cave.

— Écoutez », murmura Gubnik.

Baudy vint à ses côtés. De nouveaux bruits se mêlaient maintenant au premier – bruits de terre, de sable, de pierres qui s'écroulaient.

« Le sol s'effondre. »

Ils le virent alors. La cendre trempée bougeait au centre du sinistre. Un trou d'un mètre carré se forma soudain.

« Sors de là », dit Baudy en tirant Gubnik sur l'herbe.

Leurs regards se croisèrent. Gubnik hocha la tête, l'air satisfait, comme s'il voulait dire: « Il va peut-être falloir encore intervenir. » Il retourna lourdement vers Paul Feul, près de la première lance à incendie.

« Il y a quelque chose ici, dit Joseph, la caméra devant les yeux. En biais en dessous du trou.

— Véhicule incendie UN, préparez les première et deuxième lances! ordonna Baudy. Josef?

— Le trou s'élargit. Ça brûle en dessous. »

Gubnik et Paul Feul dirigèrent le premier jet en direction du trou. Le deuxième groupe d'intervention prit position à quelques mètres d'eux. Baudy donna l'ordre de circonscrire l'incendie. L'eau jaillit des lances.

« Il n'y a pas de cave ici, dit Riedinger, qui s'était approché.

— Reste où tu es! » cria Baudy.

Lorsqu'il se tourna de nouveau vers le sinistre, il constata que de nouveaux trous s'étaient formés. Impossible d'entendre quoi que ce soit: le bruit de l'eau couvrait tout.

« Putain, il y a quelque chose qui brûle là-dessous », dit Josef.

Quelques étincelles jaillirent presque au même moment de l'un des trous.

« Tout le monde en retrait ! » ordonna Baudy.

Les hommes à la lance à incendie, Josef, Riedinger et lui-même reculèrent de quelques pas. Il se retourna pour demander à Martin Andersen de rappeler les collègues de Zarten, au cas où. Des silhouettes sombres descendirent de la voiture de patrouille qui venait d'arriver. L'horizon s'était teinté d'orange et le ruban de lumière était maintenant beaucoup plus large.

Baudy fit de nouveau face au sinistre.

« Quelque chose se prépare là-dessous », dit Josef.

Baudy portait le sifflet d'alarme à ses lèvres pour donner le signal de danger lorsqu'une détonation assourdissante retentit. Un jet de flammes, de pierres et de terre jaillit du milieu du champ de cendre. Paul Feul poussa un cri strident. Gubnik lâcha une bordée de jurons, Baudy retint sa respiration. Une pluie de pierres et de terre s'abattit sur le sol, tandis que des particules de cendre tourbillonnaient dans les airs.

Puis ce fut le silence.

Tous restèrent immobiles, comme s'ils attendaient quelque chose.

« Martin, éloigne Lina d'ici ! » hurla Baudy dans le silence, sans se retourner. Cinq secondes plus tard à peine, la Passat démarrait.

« Qu'est-ce que ce connard a stocké ici ? »

Baudy fut soudain submergé par la panique.

« Repliez-vous ! En arrière ! » hurla-t-il en soufflant dans son sifflet.

Le sol de la grange s'effondra sur toute sa surface, libérant des flammes de plusieurs mètres de haut. Une deuxième explosion retentit : le souffle le projeta en arrière. Il se releva, à moitié sourd. Paul Feul hurlant d'un côté et Josef

de l'autre, il trébucha en direction du camion. Dans le reflet des flammes, il vit les hommes de la deuxième lance à eau courir vers les voitures, et il distingua également quelque part dans le chaos les policiers et Riedinger. Des cris fébriles retentirent devant lui. Plusieurs voix hurlaient en même temps. Il ne comprenait pas ce qu'elles criaient. Il ouvrit et ferma la bouche. En vain.

Le répartiteur rouge gisait sur le sol à quelques mètres de lui, et les deux lances dansaient dans tous les sens.

« Coupez l'eau ! » cria-t-il.

Personne ne sembla réagir, mais le jet cessa presque instantanément. Baudy se précipita vers l'une des lances. Il se rendit soudain compte que Gubnik manquait à l'appel. Il s'immobilisa.

« Gubnik ? » appela-t-il.

Deux détonations lui répondirent. Quelqu'un le plaqua au sol. Les paroles de Riedinger lui revinrent subitement à l'esprit : les portes de l'enfer.

Il entendait des bruits dans sa tête, beaucoup trop faibles pour provenir de l'extérieur : des gémissements aigus, désespérés.

« Adam », dit Josef tout près de lui.

Baudy tenta de réprimer les gémissements, mais ils n'émanaient pas de lui.

« Adam », répéta Josef, le regard fixé sur les flammes claires qui s'élevaient vers le ciel.

Baudy se retourna d'un bond. Gubnik était à quatre pattes, juste devant les flammes, comme s'il voulait regarder par-dessus le bord de la cave qui n'existait pas. Les flammes semblaient vouloir se saisir de lui, entouraient le haut de son corps. Il avait perdu son casque et ses cheveux brûlaient. Il déplaça péniblement une jambe sur le côté, souleva les fesses. Mais ne parvint pas à se relever. Son corps se mouvait comme sur un bateau bercé par les vagues. Ses bras fléchirent.

Baudy l'appela de nouveau. Le gémissement répondit. Il se leva d'un bond, mais Josef se dressa tout aussi rapidement devant lui. Quatre, cinq mains le saisirent pour le retenir.

Gubnik bascula vers l'avant et disparut dans la mer de flammes.

Une petite heure plus tard, tout était fini. La cave était noyée sous l'eau jusqu'à mi-hauteur. Des restes de caisses, des pièces de métal tordues, des planches éclatées, des bastinges carbonisés émergeaient de l'eau noire. Ainsi que le cadavre de Gubnik dans son habit de protection rouge. Il ne manquait que le casque.

Baudy se retourna.

Il se dirigea vers ses hommes assis devant les camions. Entre-temps, le soleil s'était hissé un peu plus au-dessus de l'horizon. Le germe d'espoir, qui avait apporté la mort.

Des équipes d'intervention de la police judiciaire, de la police locale et des pompiers ne cessaient d'arriver. Sur le chemin de terre, un des chefs des sapeurs-pompiers de Fribourg s'entretenait avec Almenbroich, le directeur de la police judiciaire, et Martin Andersen, l'adjoint de Baudy. Un politicien local, dont il ne parvenait jamais à retenir le nom, le maire de Kirchzarten, un procureur et Heinrich Täschle, le chef du poste de police, étaient avec eux. Les premiers journalistes, photographes et équipes de télévision étaient également déjà sur place. Les gendarmes mobiles se tenaient derrière les barrières. Parmi eux se trouvait la porte-parole de la direction de la police, dans une veste fluorescente portant l'inscription « Presse de la police ». Des pompiers professionnels et une poignée d'hommes en overalls blancs s'affairaient – certains à genoux –, sur le lieu de l'incendie. Pas trace de Hannes Riedinger. Peut-être la police judiciaire l'avait-elle emmené.

Baudy pensait aux derniers mots de Gubnik. « Qu'est-ce que ce connard a stocké ici ? » L'eau noire détenait la réponse.

Il se tenait debout devant ses hommes. Tous le fixaient, même Paul Feul, couché sur le côté, recroquevillé en position de fœtus.

« Vous avez récupéré son casque ? »

— Non », répondit Josef.

Un pansement barrait sa tempe droite. Du sang séché maculait sa joue en dessous. Il raconta ce qui s'était passé. Gubnik avait trébuché et perdu son casque. À genoux, il avait pivoté sur lui-même. Il avait été visiblement aveuglé pendant un moment. Il avait rampé dans la mauvaise direction. Quelques hommes avaient hurlé pour le prévenir. Gubnik ne les avait pas entendus.

« Qu'est-ce qu'ils font ici ? » demanda Josef avec un vague mouvement de tête.

Baudy leva les yeux. Le chef des sapeurs-pompiers, le directeur de la police judiciaire, le politicien local, le maire. Des sapeurs-pompiers professionnels, un groupe d'investigation, une horde de gendarmes mobiles et de fonctionnaires de la police judiciaire.

Elle était de nouveau là, la question de Gubnik.

Il haussa les épaules. Il n'avait pas la force d'y penser.

« On va le chercher », dit-il.

Le cadavre de Gubnik fut déposé dans un cercueil métallique. Un camarade murmura : « N'oublie pas, Gubby, mercredi, le bowling. » Ils rirent un peu. Ils finiraient bien par chasser cette vue de leurs pensées, à coup de blagues et de rires. Son visage était entièrement carbonisé.

Baudy suivit le cercueil jusqu'au fourgon. Il pensait au coffret de Gubnik, à moitié achevé dans son atelier. Qu'allait-il en faire ? Il ne pouvait tout de même pas le jeter.

Ils soulevèrent le cercueil, le poussèrent dans la voiture, fermèrent les portes. Le cadavre de Gubnik était déjà sous scellés. Sa dernière intervention s'achèverait chez le médecin légiste.

Baudy recula de quelques pas. Il ressentait le besoin de dire quelques mots d'adieu. Mais il ne trouvait que des formules toutes faites – de celles qu'il prononçait à la fin d'une intervention. « Ça ira mieux demain. » « On relève la tête, il y a pire. » « Courage, demain est un autre jour. »

Il ne dit rien.

Berthold Meiering, le maire de Kirchzarten, un Souabe originaire de l'Allgau, vint le voir un peu plus tard. La sueur perlait sur son front, son regard errait dans le vague. Baudy lui fit le récit des événements. Meiering dit alors que, de son point de vue, il n'était en rien fautif de la mort du « camarade » et que, s'il les avait bien compris, les « collègues » étaient du même avis. Son visage rond et gras était blême comme la mort. Sa voix était pleine de compassion.

Une onde de frisson parcourut Baudy alors qu'il se répétait muettement ses paroles. Il commençait à pressentir qu'il en était fini des critères qui avaient régi ses vingt années de pompier volontaire : analyse, faits, loyauté. On parlerait désormais d'interprétation, d'intérêts, de culpabilité. Il avait malgré tout l'impression que Meiering était réellement ému.

Il hocha la tête.

« Et pas un mot à la presse, Adam. Ils doivent s'adresser à la porte-parole de la police. »

Ils se regardèrent. La question de Gubnik était de nouveau dans l'air, et Baudy n'avait aucune envie d'y réfléchir. Il sentait toutefois qu'elle commençait à s'incruster dans son cerveau. Non pas que la réponse l'intéressât particulièrement, mais parce que cette question deviendrait chaque

jour davantage ce qui resterait de Gubnik. Une question et un coffret inachevé.

Meiering porta la main à son visage.

« Tes sourcils.

— Oui ?

— Ils ont un peu roussi. »

Baudy acquiesça. Au moins, il entendait de nouveau normalement.

Martin Andersen qui, en ces instants, semblait être partout à la fois, lui murmura à l'oreille que sa femme emmenait Lina chez eux, à la maison. Lina allait bien; elle ne s'était pas rendu compte de grand-chose.

« Passe nous voir quand tu auras fini ici. »

Baudy hocha la tête et Martin Andersen partit.

« La police judiciaire veut te parler, dit Meiering.

— Oui.

— Et la direction veut un rapport.

— Ils l'auront.

— C'est trop important pour Kirchzarten, Adam; c'est Fribourg qui s'en occupera. »

Baudy acquiesça. Il frissonna de nouveau.

« On dit *Kirchzarten*, et pas *Kirchzarten*.

— Quoi ?

— Tu as dit *Kirchzarten*. »

Meiering ne répondit pas.

« Ici, on dit *Kirchzarten*, répéta Baudy à voix basse.

— Oui. Merci. »

Ils observèrent les pompiers professionnels qui commençaient à pomper l'eau de la cave. Le niveau baissait rapidement. Un moment, Baudy crut apercevoir le casque de Gubnik flotter à la surface, mais il n'en était pas certain.

« C'est quoi, cette odeur ? » demanda Meiering, soudain désorienté.

Baudy inspira profondément. Ça sentait comme toujours après un incendie. Puis il perçut très vaguement d'autres odeurs. Le vinaigre. Le miel. Et autre chose encore, qu'il ne parvenait pas à identifier.

C'est trop important pour Kirchzarten. C'est Fribourg qui s'occupera de tout.

Il dit: « Qu'est-ce que ce connard a stocké ici ?

— Des armes », murmura Meiering, comme s'il redoutait que quelqu'un puisse l'entendre.

I

LES LÉGIONS INFERNALES

